

Mes soixante huîtres

(L'huîtrecipède à Marcel)

J'aurais pu passer complètement à côté de l'info et tout serait resté enfoui à jamais dans un recoin poussiéreux des souvenirs. Le hasard a voulu qu'un soir, à moitié endormi devant ma télé, je tombe dessus en zappant sur une chaîne d'informations. Pour la modique somme de 850 000\$, le Philadelphia Museum of Art venait de racheter à un collectionneur français une création de Marcel Duchamp, restée jusque-là inconnue. Et, bingo ! Surprise du chef ! Le vieux vélo rouillé et couvert d'huîtres de tonton Raymond est apparu à l'écran.

- Joli coup ! Bien joué, Lily... Chapeau l'artiste !

J'ai fait un bond en arrière de quarante-cinq années. Avec une précision étonnante, l'été 1973 a resurgi dans ma mémoire et avec lui, l'émoi, les découvertes, l'enthousiasme de mon « Summer of Love »...

* * *

On n'est pas sérieux quand on a dix-huit ans...

Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.

À cet âge-là, on se laisse griser. Le cœur fou robinsonne avec facilité surtout lorsqu'on vient tout juste d'avoir la chance, un peu inespérée, de réussir son bac. Les portes de la liberté s'entrebâillent, on se sent de taille à découvrir le monde, à oser s'aventurer en terre inconnue. Suffit que la moindre occasion se présente...

Pendant le mois de juillet, je suis en pension à Bouzigues, chez l'oncle Raymond, le frère de maman, ostréiculteur sur l'étang de Thau. « *Les huîtres de Bouzigues vous font danser la gigue, celles de Marseillan vous rendent plus vaillants !* » Gagner un peu d'argent de poche en passant ses journées sur l'eau, torse nu au soleil de la Méditerranée, ou en allant faire des livraisons express dans les restos du coin, au volant de la vieille 203 camionnette... Que demande le peuple ?!

L'une de mes bourriches d'huîtres, ce matin, est pour des particuliers, aux « Quatre vents », somptueuse propriété, deux étages avec encorbellements et fenêtres à meneaux, petit parc paysager et piscine, en plein quartier rupin, sur les hauteurs de Balaruc. Le genre de location qui doit coûter bonbon ! Je tombe en plein drame familial. En plein conflit de générations. La richesse et l'aisance n'éloignent pas tous les problèmes.

La demoiselle, qui ne semble guère plus âgée que moi, est belle à croquer, bronzée et blonde, avec un joli petit ruban rose autour de sa queue de cheval. Elle est en tenue de sport

comme les athlètes que l'on voit sur les stades, un haut à bretelles et un short en satin, mais très courts et moulant au plus près du corps. Un corps splendide... Il est dix heures et elle s'apprête, semble-t-il, à aller trotter dans la campagne.

Le père, très BCBG, en polo et pantalon long malgré la chaleur, tente de la raisonner pour qu'elle adopte une tenue « plus habillée », moins « provocante ».

- Pratiquer un sport, c'est bien, ma Lily, mais il convient d'adapter son équipement aux circonstances et à l'endroit où tu te trouves.

- Si tu te fais violer dans les collines, tu l'auras bien cherché ! profère la mère.

- Tu n'es pas sur un stade. Que vont dire les gens que tu vas croiser ?

Et il me prend à témoin, il me demande mon avis :

- Qu'en pensez-vous, jeune homme ? Nous sommes arrivés hier. Vous qui habitez ici... Est-ce que vous en voyez beaucoup de jeunes filles, dans cette tenue, en train de faire leur jogging comme ils disent tous maintenant ?

Pris de court, je repense très vite aux règles de base de toute argumentation qui m'ont permis de décrocher un 13 à l'épreuve de philo du bac : thèse, antithèse, synthèse... Certes, ici, on ne voit pas de jeunes femmes évoluer, si peu vêtues, dans la campagne mais vu la chaleur qu'il fait en juillet, il ne convient pas non plus de trop se couvrir lors d'un exercice physique donc il suffit d'aller courir là où cette tenue appropriée passera le plus inaperçue, à savoir un bord de plage ou les chemins aménagés qui longent l'étang. Et pour me faire bien voir de la belle et préparer le terrain, on ne sait jamais, je rajoute que, moi-même, en mai et juin, dans mes entraînements pour réussir au mieux mes épreuves d'EPS, j'ai maintes fois couru en petit short et torse nu en bord d'étang, ce que je n'aurais jamais fait ailleurs. CQFD !

À ma grande surprise, ce raisonnement simpliste mais plein de bon sens semble mettre tout le monde d'accord.

Je leur donne les huîtres, encaisse la monnaie et... pas folle la guêpe :

- J'ai encore plusieurs livraisons à faire. Si vous voulez, je peux déposer votre fille au bord de l'étang, c'est sur ma route, et lui montrer les meilleurs endroits pour s'entraîner.

L'affaire est conclue. *Avec les huîtres Molina, vous avez fait le bon choix !* En voiture, Simone, ou plutôt, en voiture, Lily ! Nous voilà partis.

Elle n'est ni sauvage, ni timide. Loin de là ! Hyper à l'aise dans la communication et le discours, elle me tutoie d'entrée. Sans rien demander, j'ai droit à tout son pedigree de petite fille riche et unique, la fortune du père, André Wegmuller, patron d'une grande entreprise en région parisienne, leur maison à Marnes la Coquette, l'école privée de Versailles où on l'a inscrite pour préparer l'entrée dans une grande école de commerce.

- Si tu savais ce que c'est lourd à porter, tout ça ! Ça me gonfle, des fois, ça me gonfle ! Mais, j'ai trouvé comment faire face et pas me laisser bouffer par le pognon et le système. J'ai trouvé comment me libérer de toute cette pression qu'ils me mettent sur le dos...

Elle se tape sur les cuisses qu'elle a dénudées, longues, fines, adorablement musclées.

- Je cours ! Une dizaine de bornes tous les jours... C'est fou comme se déplacer, seule, par ses propres moyens, là où l'on veut, à la vitesse et sur la distance que l'on veut, procure une sensation de liberté extraordinaire. Et un plaisir immense ! Les femmes ne le faisaient pas jusqu'à maintenant. C'est en train de changer.

Et elle me raconte le marathon de Boston de 1967 où les organisateurs avaient tout fait pour empêcher Kathrine Switzer de participer à la course, simplement parce qu'elle était une femme.

- Je m'entraîne pour faire comme elle. *Free too run !...* Être libre d'aller jusqu'au bout de soi-même pour mieux se connaître, en s'inventant ses propres règles. Ne pas subir celles, idiotes et contraignantes, de la société ! Je me suis juré que, moi aussi, je serais au départ d'un marathon à l'automne. Et toi ? Tes projets ?

Je me garde bien de dire que je lui trouve une énergie, un charme, une originalité qui m'attirent aussi sûrement que le paratonnerre peut attirer la foudre ! Et que, ma foi, moi qui, jusqu'à présent, ai toujours été timide avec les filles, je me sentirais capable, pour une fois, de toutes les audaces. Je reste très évasif sur mes études, mon inscription en fac après un été passé à mettre un peu d'argent de côté mais je précise que le marathon, Mimoun, Zatopek, Bikila, l'idée de courir pendant 42 kilomètres, moi aussi, cela m'a toujours fait rêver et que si elle veut, on pourra peut-être essayer de trotter ensemble.

- Ouais, pourquoi pas !

L'après midi, sur les conseils de tonton Raymond, je m'empresse d'aller à Sète, acheter une paire de chaussures *Coq Sportif* flambant neuves.

Il me faut une bonne semaine pour m'habituer à courir pendant au moins une heure sans m'arrêter. Lily Wegmuller est beaucoup mieux entraînée que moi, cela ne fait aucun doute. Elle arrive à tenir une conversation en gardant la même vitesse alors que moi, passée la première demi-heure, je suis bien trop essoufflé, l'esprit trop occupé par mes douleurs aux mollets ou mon point au côté pour arriver à lui répondre. J'en bave, c'est sûr, mais l'attirance et le sentiment amoureux, à cet âge là, ce que ça peut amener à faire !

Au fil des kilomètres courus côte à côte, il me semble qu'une sereine complicité s'installe, peu à peu, entre elle et moi. Je la sens plus proche, plus attentionnée à mon égard. Certains matins, elle nous accompagne sur l'étang pour bronzer en toute tranquillité pendant

que nous travaillons sur les parcs à huîtres. Il faut la voir dans son petit maillot deux pièces avec juste ce qu'il faut d'étoffe colorée, postée à l'avant de la barge... Une tête de proue splendide ! Il faut voir aussi l'air réjoui de tonton Raymond qui n'en perd pas une miette lorsqu'elle rétrécit au maximum le tissu pour flirter autant que possible avec le bronzage intégral : « Vin Diou, la belle église !! ».

Certains après-midis, je monte aux « Quatre vents » pour profiter de la piscine et de la citronnade fraîche offerte par Madame Wegmuller mère. Allongés tout au bord du bassin, nous lisons les derniers numéros de Spiridon, la revue de course à pied à laquelle Lily est abonnée, et nous refaisons le monde à notre convenance.

Le jeudi suivant, la caravane et les coureurs du Tour de France vont passer tout à côté du mas Molina dans l'étape qui les conduit de Montpellier à Argelès sur mer. J'invite Lily et son père à venir profiter du spectacle avec nous. Comme tous les matins, la mère est retenue aux thermes de Balaruc, pour toute une gamme de soins.

Lorsque l'imposante Mercedes-Benz 600, V8 à injection, vitres teintées, sellerie en velours et bar réfrigéré sous l'accoudoir avant, se gare à côté de la vieille 203, je me dis que j'ai peut-être fait une erreur de casting. Cette confrontation de deux mondes si différents et de deux fortes personnalités, tonton et le père de Lily, risque d'être un poil délicate à manipuler. Mais non ! Tout s'enclenche on ne peut mieux. Comme disait mon prof de français, j'avais tort de Mallarmé. La visite guidée des installations semble intéresser au plus haut point Wegmuller qui n'arrête pas de poser des questions techniques. Puis nous passons à la dégustation. En vieux célibataire qui a toujours su bien recevoir ses invités, tonton nous sert un Picpoul de Pinet bien frappé qui s'accorde parfaitement à la fraîcheur iodée rehaussée d'une pointe de noisette de ses huîtres. Nous trinquons au 60^{ème} Tour de France, à Poulidor toujours dans la course, au sport en général... et à l'avenir de la jeunesse, en particulier !

Pour faire honneur au Tour, tonton a sorti du vieil hangar et mis bien en évidence la réalisation dont il est très fier. Son Readymade comme il dit, son fameux *Huître-cipède à Marcel* ! À l'origine, c'était un jeune bistrotier de Sète, libertaire tendance gauchiste, qui le lui avait commandé. Il voulait ouvrir un nouveau restaurant, coquillages et crustacés, et l'appeler: « Mes soixante huîtres ». Humour ! Selon la technique traditionnelle, sur le cadre, les roues, le guidon d'un vieux vélo, tonton avait donc collé, par un point de ciment, le nombre correspondant de petites huîtres et placé le tout dans un de ses parcs, en plein milieu de l'étang, pour qu'elles se développent et atteignent leur taille adulte. Succès assuré à l'entrée du resto et publicité garantie ! Hélas, le futur établissement visait une clientèle plus

qu'équivoque et l'apprenti gérant, promu tête de liste sur un mandat d'arrêt de la maison poulaga, avait dû quitter précipitamment la région.

Du coup, tonton a imaginé une autre histoire pour expliquer le pourquoi du comment de son vélo couvert d'huîtres. Plus classe ! De l'élégant qui fait rêver ! En bon méridional, il est porté sur l'emphase, l'exagération, la tendance à la galéjade. C'est un jeu, tout un art ! Comme il avait quelquefois été amené à livrer ses coquillages à Cadaquès, en Espagne, il a versé direct dans l'énorme, le grandiose, l'épique. Oui, monsieur, c'est là-bas qu'ils se sont rencontrés ! Marcel Duchamp, en personne, a été à l'origine du projet et lui a passé commande ! Clin d'œil à son premier travail, *Roue de bicyclette*, montée sur tabouret, *Huîtreocipède*, ça s'appellerait ! Sa dernière oeuvre ! Posthume, car il est mort juste avant qu'elle n'arrive à maturité...

Pendant que nous attendons les coureurs au bord de la route, tonton lui raconte tout ça, à Wegmuller. Pas la version « sous les pavés, la plage ! », non, la deuxième, la culturelle ! Son discours est bien rôdé depuis le temps qu'il nous le sert dans les réunions de famille quand il a un verre dans le nez. Tout paraît plus vrai que si ça s'était réellement passé. Preuve irréfutable, il a même une photo, datée de l'été 67, où on voit Duchamp, à la terrasse d'un café, en train de jouer aux échecs avec un vulgaire clampin et juste derrière, qui est en train de sourire, d'un air ravi, au photographe ? Raymond Molina *himself, of course...*

Le Wegmuller, je l'entends qui s'extasie, qui s'enflamme, qui pousse des Oh !, des Ah !, des « C'est pas vrai ?! », des « Vous vous rendez compte de la valeur artistique que ça représente ! ». Il explique qu'il est un peu connaisseur, qu'il s'intéresse au marché de l'art, qu'il a chez lui, à Marnes la Coquette, quelques toiles, un Matisse, un Picasso, tout juste décédé en avril, le malheureux, paix à son âme.

- Un Readymade de Duchamp ! Son dernier, qui plus est. C'est de l'or en barre, ce machin-là !

- Ah, bon ! Vous croyez ? dit simplement tonton.

Le dimanche, ce malheureux dimanche qui a vu l'abandon de Poulidor dans l'étape Bourg-Madame / Luchon, nous allons passer l'après midi sur la plage. Un bord de mer où tout le monde enlève son maillot parce qu'on y accède à pied. Il n'y a pas de route et il faut marcher un bon quart d'heure sous le soleil. Lily n'est jamais allée sur une plage naturiste mais elle dit qu'avec moi, elle se sent prête à le faire. Elle trouvera le courage... Ma présence, à ses côtés, la mettra en confiance comme lorsque nous courons ensemble dans les collines. Lourde responsabilité ! Je ne sais pas comment je vais réagir, moi qui ai pourtant une assez

bonne expérience de la chose. Après deux étés de pratique, j'ai fini par m'habituer et par me sentir parfaitement à l'aise dans mon corps, devant de belles inconnues entièrement nues. Mon problème est que Lily n'est pas vraiment une inconnue.

L'astuce adoptée par la grande majorité des « débutants » est d'installer son sac, sa serviette, le plus près possible du bord, de vite se dévêtir sans regarder ce qui se passe autour et de foncer direct dans les vagues. Entrer dans l'eau tout de suite, au moins jusqu'à la taille.

C'est ce que nous faisons avec force foulées bondissantes, rires et éclaboussures. Tant pis si l'eau est un peu fraîche à cause du vent de terre. Nous nageons un moment en parallèle, le plus vite possible pour nous réchauffer, puis je me redresse. Je la regarde fendre les flots, tournant à présent sur elle même comme un dauphin, mais un dauphin qui aurait de belles fesses ondulantes, des épaules élégantes et de petits seins pointus. Elle revient vers moi et son corps ruisselant se trouve, debout, tout près du mien, je reçois plein de gouttes quand elle agite énergiquement sa tête pour chasser l'eau de ses cheveux. Elle appuie une de ses mains sur ma hanche, elle dit avec un large sourire :

- C'est génial de se baigner, nue !

Elle pose une bise légère sur ma joue comme pour me remercier de lui avoir fait découvrir cela et elle replonge. Je vois ses fesses, l'arrière de ses cuisses jaillir hors de l'eau puis y retourner. On croit le paradis dans les nuages, mais non, cette fois, c'est là, juste devant moi.

Nous prenons notre temps. Les vagues, insensiblement, nous ramènent au bord. Nous nous retrouvons à plat ventre avec les enfants. Elle sort la première de l'eau et, sans se presser cette fois, se dirige vers les serviettes. Elle tourne la tête pour voir si je la regarde et elle sourit, à la façon de la meilleure des amies qui vous offre le plus beau des cadeaux.

Nous nous allongeons, côte à côte, chacun sur le ventre, et nous laissons le soleil sécher et réchauffer nos corps frissonnants.

Un peu plus tard, nous parlons ou du moins, elle parle, beaucoup, comme à son habitude, et là, plus encore, peut-être, pour dissiper le sentiment de gêne qu'elle doit sûrement ressentir. C'est normal, la première fois... On croit que tout le monde vous regarde, que tous les yeux se portent sur votre corps nu. Elle est appuyée sur les coudes, relève le buste juste ce qu'il faut pour que je devine le galbe de ses seins.

Quand elle m'annonce que sa mère refuse de bouger, dimanche prochain, et que par conséquent son père ne pourra pas nous accompagner, à deux cents kilomètres d'ici, pour aller participer à Marvejols-Mende, à ce semi-marathon annoncé dans la revue Spiridon, je pose ma main dans le creux de son dos. Pour la rassurer, comme si nous étions un vieux couple, ensemble depuis belle lurette. Je rapproche mon visage du sien :

- J'ai la solution pour aller passer le week-end là-bas. J'en ai parlé à mon oncle. Il est prêt à nous aider...

Elle bascule son corps et se tourne vers moi. Elle regarde ma bouche. Je me dis qu'elle se demande peut-être si, malgré mon inexpérience, je saurai l'embrasser, si j'oserai le faire. Elle cherche aussi mes yeux, elle examine ce que j'ai dans le regard. Puis, à nouveau, ma bouche.

- Ce serait super, murmure-t-elle.

Nos lèvres et nos langues entrent en contact et tout devient simple, évident, si délicieusement naturel.

En début de soirée, quand je raccompagne Lily aux « Quatre vents », tonton Raymond vient avec nous. Wegmuller se montre enchanté de le voir :

- Ah ! Monsieur Molina ! Est-ce que vous avez eu le temps de réfléchir à la proposition que je vous ai faite ?

- Ouep ! J'en ai discuté avec mon neveu. L'*Huîtrecipède* est à vous pour la somme que vous m'avez proposée si...

Il marque un temps d'arrêt, vieille habitude, vieille habileté du pêcheur qui sait qu'il faut attendre un peu quand le poisson mord à l'appât, qu'il ne faut surtout pas ferrer tout de suite au risque de le perdre à jamais.

- Exactement la somme que vous m'avez proposée si... vous acceptez de me prêter votre voiture, le week-end prochain, pour que j'accompagne notre jeunesse réaliser son rêve en Lozère, participer à cette course qui leur tient tant à cœur et qu'ils ont préparée, si sérieusement, tous les deux.

Dieu sait quelle clause particulière, quelle exigence farfelue, Wegmuller avait imaginée pendant le court instant de suspens et d'incertitude. Il paraît soulagé. Rassuré.

- Sans problème ! Marché conclu !

Lily est ravie. Elle saute au cou de son père avec une exubérance, un élan auxquels il n'est manifestement pas habitué.

- Non, non, ce n'est pas moi qu'il faut remercier. C'est monsieur Molina !

Au retour, dans la camionnette, je demande à tonton combien il va gagner sur ce coup-là.

- Combien ON va gagner, mon neveu ! Fifty, fifty... C'est toi qui as amené le poisson au bout de mon hameçon. Il n'y serait jamais venu seul. On va se faire 15000 francs chacun ! Il m'a proposé ce que je gagne, à peu près, sur un an. Ils sont fous ces Parisiens ! Et en prime, je vais

pouvoir conduire une Mercedes-Benz 600 dernier modèle pendant tout un week-end... C'est pas beau la vie !

- Ça a été une très belle journée pour moi aussi !

- Oh là ?? Oui ?! J'ai bien vu, ce soir, comment elle te serrait de près, la petite. Poulidor a abandonné mais toi... mon petit doigt me dit que t'as décroché le gros lot !

La semaine file comme dans un rêve. Barge sur l'étang, parcs à huîtres, livraisons, entraînements, nous sommes tout le temps ensemble, Lily et moi. Au contact, en osmose. Avec en tête, le même objectif, les mêmes envies.

Le samedi, quand nous montons en Lozère, tonton joue au chauffeur stylé, gants en peau de chevreau et casquette, conduite fluide, hyper coulée... Avec un V8 et une boîte automatique sous le capot, ça le change forcément de sa vieille 203. Tendrement enlacés, à l'arrière, nous sommes le couple royal, futile et sans soucis. L'évasion dans le jeu, la dérision, les rires, les caresses, pour éviter de trop penser à ce qui nous attend demain : 23 km, deux cols à franchir en fin d'après-midi, Goudart et Chabris, près de 600 mètres de dénivelé à avaler dans la chaleur de l'été !

Tonton a entièrement pris à sa charge le volet intendance. Il a appelé Jean Claude Moulin, l'organisateur de la course, au téléphone. Il sait exactement où il faudra retirer les dossards et chez qui nous pourrions gracieusement passer les deux nuits. Une mamie qui vit seule dans une grande maison en plein centre de Mende et qui est ravie de recevoir du monde. Du BEAU monde, si l'on considère le véhicule en train de grimper sur le trottoir juste devant chez elle ! Et de la jeunesse en plus ! Quand tonton sort les sacs et lui offre une pleine bourriche d'huîtres, elle est à deux doigts de verser sa petite larme. Nous sommes accueillis comme des rois. À pied d'œuvre pour la grande aventure !

D'un commun accord, sagement, le premier soir, nous respectons à la lettre les directives de la propriétaire : la chambre de la jeune fille à droite, la chambre des garçons au fond du couloir. Lily passe une excellente nuit. Moi, par contre, j'ai beaucoup plus de mal à m'endormir. Tonton ronfle comme un vieux moteur hors bord fatigué et je n'arrête pas de penser à la course, à l'après-midi passé sur la plage le week-end dernier et à ce que sera la nuit prochaine. Forcément !

Le lendemain, malheureusement, je vérifie très vite le vieux dicton : « Nuit sans sommeil, jambes lourdes au réveil ». Au départ, j'essaie de caler ma foulée sur celle de Lily mais dès que ça attaque sec dans la pente, je vois son petit short et ses belles épaules nues s'éloigner inexorablement. Coureur à pied, c'est une éthique mais surtout une expérience, un

vécu, avec des heures et des heures d'entraînement et de souffrance. Ça ne s'improvise pas en trois petites semaines. Finis les rêves et les fantasmes ! C'est ici que les Athéniens s'atteignirent et que les Perses se percèrent ! Il faut adapter ma vitesse à ce qui est mon vrai niveau, à savoir débutant... Le Graal est au bout ! Si près du but, ce serait bête d'exploser en vol. Tant pis si je marche. L'essentiel, c'est d'avancer.

Dans la descente, une fois le premier col franchi en clopinant, je me refais une santé. Je trouve une sorte de deuxième souffle. Vaille que vaille, dans l'ascension suivante, je parviens même à doubler quelques concurrents. Juste à l'entrée de Mende, j'ai l'immense surprise de voir Lily qui m'attend sur le bord de la route.

- Le dernier kilomètre ! Tu y es... Faut lâcher les chevaux !

Cela me redonne du courage, un maximum d'énergie.

Nous franchissons la ligne d'arrivée, main dans la main, au milieu des applaudissements. Je suis un peu groggy, je m'appuie contre une barrière. Elle me soutient, me félicite, m'embrasse, me serre dans ses bras. J'ai réussi. C'est gagné ! Fantastique sentiment de plénitude, joie immense et bonheur tout simple de pouvoir dire nous l'avons fait. Une magie, une émotion qui se prolongent jusqu'à la nuit... Cette fameuse nuit, tant espérée, tant attendue, où nous laissons tonton Raymond ronfler sans déranger personne, seul, dans la chambre au fond du couloir.

* * *

Rien qu'une larme dans tes yeux, chantait Mike Brant, cet été-là. C'est peut-être pour ça que Lily n'a pas voulu que je l'accompagne à l'aéroport de Montpellier, le matin de son départ vers l'Angleterre, vers ce séjour linguistique programmé pour attaquer dans les meilleures conditions ses études vers le haut enseignement commercial... Nous nous sommes dit adieu, la veille, après avoir passé une dernière journée, ensemble, sur la plage naturiste. Malgré la tristesse de la séparation, ce fut une journée splendide, pleine de connivence, d'émotions et de fous rires. Nous étions tous les deux encore en apprentissage de la vie. Après cette rencontre si heureuse, nous savions que nous ne serions plus tout à fait les mêmes en amitié ainsi qu'en amour, bien évidemment. Ce que l'on avait appris chacun, pour la première fois, on avait besoin de l'essayer, de l'expérimenter sur d'autres au lieu d'en jouir ensemble, pendant longtemps, égoïstement.

Nous ne nous sommes jamais revus. À travers les résultats publiés dans la revue Spiridon, j'ai réussi à suivre quelque temps ses performances. Elle a bouclé son premier marathon en 4h exactement. Elle en a couru d'autres, les années suivantes, avec un meilleur

chrono à 3h30. Ensuite, elle s'est peut-être mariée et a changé de nom. Les femmes sont devenues plus nombreuses dans les courses. J'ai perdu sa trace.

Après toutes ces années, qu'est-elle devenue ? Est-elle toujours animée de la même passion ? Je me dis que j'aurais beaucoup de plaisir à la revoir. Au moins une fois. Nous aurions tant de choses à nous dire, à nous raconter... Si elle est, comme je le suppose, « le collectionneur français » qui a su si bien négocier avec le Philadelphia Museum, il ne doit pas être difficile de la retrouver.

Quand j'y pense ! L'*Huître* achetée par les américains pour être exposée dans un musée ! Tonton Raymond doit s'en étrangler de rire dans sa tombe.

J'imagine sa réaction :

- Bon Dieu de bonsoir de pétarel de clouque ! 850 000\$!... Dans la catégorie grands couillons, ils sont champions du monde !!